

CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

Saison 2022-2023 – Décalages

La Garçonnière de Billy Wilder

Etats-Unis, 1960. Avec Jack Lemmon (C.C. Baxter), Shirley MacLaine (Fran Kubelik), Fred MacMurray (Jeff D. Sheldrake). Scénario : I.A.L. Diamond. Photographie : Joseph La Shelle. Décors : Alexandre Trauner, Edward G. Boyle. Comédie. 2h05.

Réalisateur

Samuel Wilder, dit Billy, fait partie de ces nombreux immigrés européens, venus donner à Hollywood leur talent dans les premières décennies du XXème siècle. Né à Vienne, c'est après un bref détour par Paris et l'écriture de scénarios (notamment pour Robert Siodmak) qu'il rejoint les Etats-Unis. Il s'impose comme réalisateur à partir des années 1940 avec l'incroyable *Uniformes et jupons courts*, film de propagande pour l'entrée en guerre qui a déjà toute l'irrévérence de ses œuvres à venir. Toutefois, avant les grands succès qu'on lui connaît – *Sabrina*, *7 ans de réflexion*, *Certains l'aiment chaud* – il touche à divers genres : le film de guerre avec *Les cinq secrets du désert*, *Le poison*, qui dénonce les dangers de l'alcool sous les traits d'un Ray Milland au bord du gouffre et bien sûr deux films noirs qui ont fait l'histoire : *Assurance sur la mort*, et *Sunset Boulevard*.

Un fil rouge relie cependant la plupart de ses œuvres : la critique des apparences, faite le plus souvent sur le ton de l'humour. Que ce soit la quête effrénée des médias pour du spectaculaire dans *Le Gouffre aux chimères*, les dessous de la célébrité dans *Fedora*, les mécanismes de la justice dans *Témoin à charge* ou encore la société capitaliste dans *La Garçonnière*. Il tourne avec les plus grandes stars de l'époque : Gary Cooper, Audrey Hepburn, Ginger Rogers, William Holden, Marilyn Monroe, Humphrey Bogart, James Stewart, Marlene Dietrich, Kirk Douglas ou encore Erich von Stroheim. Et Jack Lemmon à sept reprises. En 26 films et quarante ans de carrière, dont la moitié avec son scénariste I.A.L. Diamond, Billy Wilder aura laissé derrière lui bien des scènes inoubliables et surtout, la meilleure réplique finale qu'on ait jamais écrite, réalisée et prononcée : « Personne n'est parfait. »

Résumé

C.C. Baxter, un petit employé de bureau, cède régulièrement son appartement à ses divers chefs de services, pour leurs aventures extraconjugales, avec l'espoir de se faire bien voir et de, peut-être, décrocher une promotion. De son côté, il rêve après l'une des demoiselles d'ascenseur de l'entreprise, Fran Kubelik, sans parvenir à se déclarer. Le jour où le grand patron lui-même lui demande ses clés pour ses propres affaires, Baxter croit enfin toucher au but. Il ne se doute pas des ennuis qui vont lui tomber dessus...

La dynamique des objets

Le film de Wilder mobilise tout un tas de détails dans les moments significatifs de l'intrigue, témoins des déconvenues ou évolutions des personnages. Ainsi, le miroir de poche offert par Sheldrake à Fran qui fait comprendre à C.C. Baxter que celle qu'il aime est la maîtresse du patron. Quand il trouve la boîte chez lui, ignorant encore de celle à qui elle appartient, il la rend innocemment à Sheldrake. Ce n'est que lorsque Fran lui tend son miroir, à la glace brisée reconnaissable, pour qu'il puisse admirer son nouveau chapeau melon, qu'il réalise l'affaire – et le film de basculer vers un ton plus mélodramatique. Ce qui était au départ l'occasion d'une connivence avec la hiérarchie et de l'obtention de sa promotion le renvoie à son échec amoureux.

Le double-sens accordé aux objets se retrouve dans l'utilisation des somnifères (d'abord utilisés par Baxter pour réussir à dormir avant de servir à la tentative de suicide de Fran), la détonation de la bouteille de champagne finale qui renvoie à son propre suicide raté, le billet offert par Sheldrake à Fran en guise de rupture rendu par Baxter ou encore la raquette de tennis qui sert à égoutter les pâtes. Et discrètement,

derrière ces usages détournés, le cinéaste dénonce ironiquement une société obsédée par la réussite, le pouvoir, l'argent qui ne réussit à créer que mal-être, déshumanisation des rapports et conditions de vie bien éloignées du rêve américain.

Echapper au système

Fran et C.C. Baxter sont chacun à leur manière des pièces de la machine capitaliste, participant de son fonctionnement tout en subissant les violences. Pris dans des rapports déterminés – employé/patron, maîtresse/homme marié – ils se raccrochent aux récompenses illusoires qu'on leur promet : une promotion vers un bureau individuel loin de la masse des autres travailleurs pour Baxter, les cadeaux et brèves entrevues censés compenser l'absence d'engagement véridique pour Fran. Après la tentative de suicide de Fran, le quotidien partagé les rappelle à ce qui est essentiel : la relation à l'autre, loin des fonctions imposées par le système – ici incarné tout entier par l'entreprise pour laquelle ils travaillent tous deux. Dans l'appartement de Baxter peut se reconstruire une vie pour soi, un espace qu'il s'agit de ne plus céder à qui que ce soit. Un endroit où l'on peut enfin se réapproprier les choses – par exemple la raquette de tennis !

C'est lorsqu'il refuse de prêter à nouveau ses clés au patron, renonçant par là même à son ascension sociale, que Baxter cesse de jouer le rôle qui est demandé de lui ; et qu'il provoque en retour la révolte de Fran, qui avait jusque-là décidé de renoncer à lutter. Leur rencontre, les sentiments qui s'établissent entre eux leur permettent de démasquer à leur tour les faux-semblants du monde qui les entoure, et non plus d'en être les victimes.

(inspiré de l'analyse proposé par Le Ciné-Club de Caen :
<https://www.cineclubdecaen.com/realisateur/wilder/garconniere.htm>)

Regard de la critique

« Bien que l'ensemble du casting soit excellent, Lemmon domine le film avec une brillante performance. Il possède la qualité rare de savoir mélanger le pathétique et la comédie, qui fait de son personnage de célibataire solitaire un symbole universel de l'individu pris dans les mécanismes de la société actuelle. Les gens voient en lui un moins que rien et tolèrent ses maladresses tant qu'il leur est utile. C'est en conférant à son rôle ces touches d'humour mais aussi de dignité et d'humilité que Lemmon devient une sorte de Chaplin qui serait issu de Madison Avenue. »

Independent Exhibitors Film Bulletin, 23 mai 1960, p. 11.

Deux réflexions pour aller plus loin

La Garçonnière est considéré comme faisant partie des œuvres « réalistes » de Billy Wilder. Comment les éléments du film (décors, photographie, jeu d'acteur, accessoires, personnages secondaires, dialogues, etc.) participent, ou non, de ce réalisme ? Est-ce que selon vous le comique opère mieux dans un cadre réaliste ou au contraire, l'exagération, la fantaisie sont plus propices au rire ?

La critique de 1960 rapproche Jack Lemmon de Chaplin dans sa capacité à dire l'homme aux prises avec les rouages de la société – comme Charlot dans *Les Temps modernes* par exemple. Que penser de l'inversion effectuée par un des autres films de cette saison, *Ich bin dein Mensch*, qui fait du robot (de la machine) le moyen de dénoncer notre société en perte de rapports ? Quelle évolution cela dessine-t-il entre les années d'après-guerre et l'époque actuelle ?

Dossier préparé par Adèle Morerod

Vous souhaitez réagir au film, partager une remarque, un commentaire, une suggestion ?

Faites-le par courriel en vous rendant à l'adresse suivante :

www.cine-feuilles.ch/cercle-d-etudes.html, puis cliquez sur le lien « Contactez-nous »